

**BOYS
DON'T
CRY**

Du même auteur :

Entre chiens et loups
La couleur de la haine
Le choix d'aimer
Le retour de l'aube
Sombres étoiles

Traduit de l'anglais
par Amélie Sarn

Cet ouvrage a été réalisé par les Éditions Milan,
avec la collaboration d'Astrid Dumontet et de Claire Debout.
Mise en pages : Petits Papiers

Titre original : *Boys don't cry*
First published in Great Britain by Doubleday,
an imprint of Random House Children's Books, in 2010.
Copyright © Oneta Malorie Blackman, 2010
Cover photography copyright © Getty images
Published by arrangement with Random House Children's Books
one part of the Random House Group Ltd.

Pour l'édition française :
© 2011, Éditions Milan, pour le texte et l'illustration
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France
Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
ISBN : 978-2-7459-5499-2
editionsmilan.com

**MALORIE
BLACKMAN**

**BOYS
DON'T
CRY**

MILAN

*Pour Neil et Lizzy,
Avec tout mon amour, comme toujours...*

1. Dante

Bonne chance pour aujourd'hui. J'espère que tous tes souhaits se réaliseront :-)

Le téléphone à la main, j'ai souri en lisant le texto que Colette, ma petite amie, venait de m'envoyer. Mais mon sourire n'a pas duré longtemps. J'étais trop stressé. Nous étions jeudi, le jour de mes résultats d'examen. Je ne m'attendais pas à être aussi nerveux. J'étais sûr et certain d'avoir réussi. Enfin, presque sûr. Mais ce « presque » faisait toute la différence. Entre le moment où j'avais rendu mes copies et le moment où les profs les avaient notées, il avait pu se passer cent mille choses. L'examineur pouvait avoir abîmé sa voiture ou s'être disputé avec son ou sa petite amie – il pouvait s'être passé n'importe quoi ayant provoqué sa mauvaise humeur et l'ayant incité à me mettre une sale note. Bon sang ! Un rayon cosmique pouvait avoir touché mes copies et changé mes bonnes réponses en mauvaises !

J'ai essayé de me raisonner :

« Ne sois pas bête ! Tu sais que tu as réussi ! »

Je n'avais pas le choix. Je DEVAIS avoir réussi. Il n'y avait pas d'alternative. Il me fallait les meilleures notes. Ensuite, je pourrai aller à l'université. Loin d'ici. Et un an avant les autres.

Tu as réussi...

Pensée positive. J'ai tenté de battre le rappel de ma confiance en moi mais je me suis senti encore plus idiot et j'ai arrêté. Malgré moi, la voix de Papa résonnait dans ma tête : « Les

occasions sont à chaque coin de rue, mais l'opportunité ne frappe qu'une fois à ta porte. »

Je savais trop bien que mes bonnes notes étaient l'opportunité qui me permettrait de ne plus courir mais de m'envoler. Mon père avait des tas de proverbes de ce genre. Il appelait ça des « leçons de vie ». Pour mon frère Adam et moi, c'était juste des sermons pénibles, entendus des milliers de fois. Mais quand nous essayions de le faire comprendre à Papa, il répondait : « J'ai gâché toutes les chances qui se sont présentées à moi. Je ne laisserai pas mes fils en faire autant. » Autrement dit : « C'est pas demain la veille que j'arrêterai de vous bassiner avec ça ! »

Dante, arrête de flipper. Tu as réussi.

L'université n'était qu'un moyen pour atteindre une fin. Bien sûr, j'avais hâte d'y être, de faire de nouvelles rencontres, d'apprendre de nouvelles choses, de vivre ailleurs et de devenir indépendant. Mais mes réels espoirs se situaient bien au-delà de ça. Dès que j'aurais un bon travail, tout serait différent. Du moins, dès que j'aurais remboursé mon prêt étudiant. Ma famille n'aurait plus à se mettre en quatre pour le moindre penny. Je ne me rappelais même plus la dernière fois où nous étions partis en vacances à l'étranger.

Mes cent pas m'avaient mené près de la fenêtre du salon. Écartant les rideaux en crochet grisâtres, j'ai regardé dans la rue. Ce matin d'août était magnifiquement ensoleillé. Peut-être était-ce un bon présage – enfin, si on croyait aux présages. Officiellement, je n'y croyais pas.

Où était ce fichu facteur ?

Il ne savait pas que mon avenir se trouvait dans son sac ? Bizarre de penser qu'une simple feuille de papier allait changer ma vie.

Il faut que j'aie réussi... il faut que j'aie réussi...

Les mots se cognaient contre les parois de mon crâne comme le refrain d'une chanson trop de fois entendue à la radio. Jamais de toute ma vie je n'avais désiré quelque chose aussi fort. Sans doute parce que ces notes *étaient* ma vie. Mon avenir dépendait de ces résultats et il fallait qu'ils soient bons.

J'ai laissé retomber le rideau et essuyé mes mains poussiéreuses sur mon jean. Comment des rideaux pouvaient-ils être aussi sales et me laisser les doigts aussi collants ? Depuis quand n'avaient-ils pas vu de l'eau ou de la lessive ? En avaient-ils jamais vu d'ailleurs ? Je me rappelais avoir aidé Maman à les accrocher. Quand était-ce ? Il y a au moins neuf ans, je dirais. Quand c'était mon tour de ménage, je passais un coup d'aspirateur dessus, mais avec le temps, ils étaient devenus trop fragiles pour supporter un tel traitement. Papa promettait sans cesse de les laver ou d'en acheter des neufs, mais il oubliait toujours. J'ai jeté un coup d'œil autour de moi en me demandant comment passer le temps. Il fallait que je m'occupe l'esprit, que je me change les idées...

Soudain, la sonnette a retenti. Je me suis précipité à la porte et l'ai ouverte, le cœur battant.

Ce n'était pas le facteur.

C'était Mélanie.

Je l'ai regardée. Il m'a fallu quelques secondes pour remarquer qu'elle n'était pas seule. J'ai fixé le contenu de la poussette à côté d'elle.

– Salut Dante.

Je n'ai pas répondu. J'étais scotché sur le bébé.

– Je... je peux entrer ?

– Euh... oui, oui, bien sûr.

Je me suis écarté. Mélanie s'est avancée avec la poussette. Les sourcils froncés, j'ai refermé la porte derrière elle. Dans le couloir, elle se mordillait la lèvre inférieure en me regardant

intensément. On aurait dit une actrice attendant que son partenaire lui donne la réplique. Pourtant, elle savait où était le salon. Elle était déjà venue.

– Je t'en prie, ai-je dit en lui indiquant la porte ouverte.

Je l'ai suivie. Mes pensées s'agitaient comme des abeilles en train de butiner. Que faisait-elle ici ? Je ne l'avais pas vue depuis... au moins un an et demi. Que voulait-elle ?

– Tu fais du baby-sitting ? lui ai-je demandé en désignant la poussette.

– Hmm, on peut dire ça, a-t-elle répondu en regardant les photos de famille que Papa avait posées sur le rebord de la fenêtre de chaque côté du vase en cristal préféré de Maman et partout dans la pièce. Certaines étaient des photos de moi, beaucoup étaient d'Adam et plus encore étaient de Maman. Mais aucune ne datait de l'année précédant sa mort. Papa avait voulu en prendre – il était toujours en train de prendre des photos – mais Maman avait refusé. Et depuis qu'elle était morte, Papa n'avait plus touché son appareil. Les yeux de Mel passaient de photo en photo. Elle étudiait chacune en détail avant de passer à la suivante. Franchement, je ne voyais pas ce qu'elle trouvait de si intéressant à ces clichés. Mais j'en ai profité pour l'observer. Elle n'avait pas changé. Peut-être juste un peu plus mince. Elle portait un jean noir et une veste bleu marine sur un T-shirt bleu pâle. Ses cheveux sombres étaient plus courts que la dernière fois où je l'avais vue. Elle les avait coiffés en pétard. Mais elle était toujours canon avec ses immenses yeux noisette ourlés des plus longs cils du monde. J'ai baissé les yeux vers le petit paquet dans la poussette. Il fixait avec fascination l'ampoule au plafond.

– Comment il s'appelle ?

– *Elle* s'appelle Emma.

Silence.

– Tu veux la prendre ?

– Non ! Enfin, je veux dire, non merci.

Les mots étaient sortis dans la panique. Mélanie était folle ou quoi ? Pourquoi j'aurais voulu porter un bébé ? Et elle n'avait toujours pas dit ce qu'elle faisait ici. Je ne dis pas que j'étais mécontent de la voir, ça faisait juste longtemps. Elle avait quitté le lycée un an et demi plus tôt et je ne l'avais pas revue depuis. À ma connaissance, personne ne l'avait revue.

Et voilà qu'elle était chez moi.

– Je suis allée vivre chez ma tante, a soudain lancé Mélanie comme si elle avait lu dans mes pensées. Je suis venue voir une copine et, en passant devant chez toi, j'ai eu envie de te dire bonjour. J'espère que je ne te dérange pas.

J'ai secoué la tête et me suis forcé à sourire. Bizarrement, je ne me sentais pas très à l'aise.

– Je repars aujourd'hui, a poursuivi Mélanie.

– Tu retournes chez ta tante ? ai-je supposé.

– Non. Je vais dans le nord. Chez des amis, pour quelque temps.

– Cool.

Silence.

– Tu veux boire quelque chose ? lui ai-je proposé au bout d'un moment.

– Euh... oui, je veux bien de l'eau.

Je suis allé dans la cuisine remplir un verre et le lui ai tendu en revenant au salon.

– Tiens.

Alors qu'elle portait le verre à sa bouche, sa main tremblait légèrement. Après avoir avalé une ou deux gorgées, elle l'a posé sur le rebord de la fenêtre. Elle a pris un paquet de cigarettes dans la poche de sa veste et en a sorti une.

– Ça ne te gêne pas si je fume ? a-t-elle demandé alors que la flamme de son briquet atteignait déjà l'extrémité de la cigarette.

– Euh... moi non mais ça va gêner mon père et Adam. Surtout Adam. C'est un véritable fasciste antitabac et ils ne vont pas tarder à arriver.

– Dans combien de temps ? a brusquement demandé Mélanie.

J'ai haussé les épaules.

– Une demi-heure, je pense.

Pourquoi cette urgence dans sa voix ? Pendant un instant, elle avait presque eu l'air paniqué.

– Oh, bon ! a-t-elle repris. L'odeur sera partie dans une demi-heure.

Et elle a allumé sa cigarette. Elle fumait comme si elle essayait d'aspirer un maximum de nicotine. Elle a fermé les yeux durant quelques secondes et un nuage de fumée s'est échappé de ses narines. Écœurant. Et l'odeur envahissait déjà le salon. J'ai soupiré intérieurement. Adam allait péter un câble. Mélanie a rouvert les yeux mais n'a rien dit. Elle a tiré une nouvelle bouffée comme si c'était une bouteille d'oxygène.

– Je ne savais pas que tu fumais, ai-je remarqué.

– J'ai commencé il y a un an. C'est un des derniers plaisirs qui me restent, a rétorqué Mélanie.

Nous avons échangé un regard. Le silence s'est pratiquement matérialisé entre nous. Qu'est-ce que je pouvais bien dire après ça ?

– Bon, euh... et sinon, comment tu vas ? Tu as fait quoi dernièrement ?

C'était pas terrible, mais j'avais pas mieux en magasin.

– Je me suis occupée d'Emma, a répondu Mélanie.

– Et à part ça ? ai-je insisté, un peu désespéré.

Mélanie a eu un sourire en coin. Elle a haussé les épaules sans répondre. Elle a tourné la tête et repris son observation systématique du salon.

Silence.

Le bébé a commencé à gazouiller.

Un peu de bruit. Merci pour ça.

– Et toi ? T’as fait quoi ? a demandé Mélanie en prenant le bébé avant de le caler sur sa hanche gauche tout en faisant passer sa cigarette sur le côté droit de sa bouche.

Elle ne me regardait pas. Elle avait les yeux posés sur le visage de la chose qu’elle tenait dans ses bras. La chose a gazouillé plus fort et s’est trémoussée pour se rapprocher d’elle.

– C’est quoi tes projets maintenant que tu as réussi tes examens ?

Pour la première fois depuis qu’elle était arrivée, elle me regardait sans détourner aussitôt les yeux. Et il y avait un truc qui... elle n’avait pas beaucoup changé, c’est vrai, mais son regard avait comme vieilli. Et on y lisait une espèce de tristesse. J’ai secoué la tête. Une nouvelle fois, mon imagination démarrait au quart de tour. Mélanie avait, comme moi, un an et demi de plus, c’est tout.

– En fait, j’attends mes résultats, ai-je lâché. En théorie, ils ne devraient pas tarder.

– Tu penses que tu t’es bien débrouillé ?

J’ai croisé les doigts.

– J’ai travaillé comme un malade, mais si tu racontes ça à qui que ce soit, je te tue !

– C’est vrai, a souri Mélanie. Quelle catastrophe si quelqu’un se doutait que tu as révisé. Mais ne t’inquiète pas : je ne trahirai pas ton secret.

- Si j’ai réussi, je pars en fac d’histoire.
- Et après ?
- Journalisme. Je veux devenir reporter. Je veux écrire des articles que tout le monde aura envie de lire.
- Tu veux travailler pour la presse *people* ? s’est étonnée Mélanie.
- Non ! Tu es folle ! Je veux devenir un reporter reconnu. Je n’ai aucune envie d’interviewer des crétins qui n’ont jamais rien fait d’autre de leur vie que d’être célèbre sans aucune raison !
- Je me suis échauffé.
- Je veux couvrir des guerres. M’occuper de politique ! Des choses comme ça !
- Ah ! Ça ressemble plus au Dante que je connais. Pourquoi ? La question m’a pris au dépourvu.
- Pardon ?
- Pourquoi tu as tellement envie de faire ça ?
- J’ai haussé les épaules.
- J’aime la vérité, je crois. Il faut que certaines personnes s’assurent qu’elle soit dite.
- Et tu pourrais faire partie de ces personnes, c’est ça ?
- Pour quel prétentieux j’avais réussi à passer ! Gêné, j’ai ajouté :
- Tu ne savais pas ? Dante Leon Bridgeman est le nom que je porte sur Terre. Sur ma planète, on m’appelle Dantel-Eon, combattant pour la justice et la vérité ! Et les jeux vidéo gratuits pour tous.
- Mélanie a secoué la tête, une esquisse de sourire sur les lèvres.
- Je me rappelle maintenant pourquoi je t’aimais bien.
- T’aimais bien ?
- Pourquoi au passé ?

Elle a baissé les yeux vers le bébé dans ses bras.
– J’ai d’autres choses à penser depuis que nous sommes séparés, Dante.

– Du genre ?

– Du genre Emma pour commencer.

– C’est qui ce bébé ? Une petite cousine ? Une nièce ?

À ce moment, le bébé s’est mis à pleurnicher. Bon sang ! ça avait l’air parti pour durer.

– Sa couche est sale, a dit Mélanie. Prends Emma une minute. Faut que je me débarrasse de ma cigarette.

Elle m’a tendu le bébé en me tournant déjà à moitié le dos. Je n’ai pas eu d’autre choix que de le prendre. Mélanie s’est dirigée vers la cuisine. Jeter sa cigarette n’allait pas servir à grand-chose. Le salon puait le tabac. Je tenais le bébé à bout de bras en reculant ma tête comme une tortue pour mettre un maximum de distance entre lui et moi. J’ai entendu Mélanie ouvrir le robinet et la poubelle s’ouvrir et se fermer. J’étais concentré sur chaque bruit en attendant qu’elle revienne et reprenne cette chose.

Une fois de retour, elle a ouvert d’une main experte l’énorme sac bleu marine accroché à la poussette et en a extirpé un petit matelas plastifié décoré de fleurs multicolores. Elle l’a étendu par terre, puis elle a posé à côté une couche jetable, un sac plastique orange et des lingettes. Avec une mine un peu triste, elle a récupéré le bébé que j’ai laissé aller sans résistance. Je n’ai pas pu m’empêcher de pousser un soupir de soulagement. C’est vrai quoi ! Je n’avais rien demandé, moi ! Mélanie s’est agenouillée sur la moquette et a allongé le bébé sur le petit matelas. Pendant que j’ouvrais la fenêtre, Mel a commencé à babiller comme une idiote.

– Qui va changer le bébé, hein ? Oui, on va le changer, ce bébé ! Oh oui, mon bébé !

C'était de pire en pire. Affligé, je l'ai regardée dégrafer le pyjama jaune et dégager doucement les jambes du bébé. Elle n'allait quand même pas vraiment le changer sur notre moquette ? Eh ! Apparemment si ! Dégueu ! J'aurais bien voulu l'en empêcher mais qu'est-ce que je pouvais dire ? J'ai assisté avec horreur au déballage de la couche sale.

Beurk !

Elle était remplie à craquer de caca. De caca collant, puant, écœurant. J'étais étonné de réussir à ne pas vomir mon petit déjeuner. Mais j'ai reculé autant et aussi vite que je pouvais. Je n'aurais pas bougé plus vite si la couche avait subitement eu des jambes et s'était mise à me poursuivre dans la pièce.

– Tu devrais regarder, a dit Mélanie. Tu pourrais bien apprendre une ou deux choses.

Oui, bien sûr !

– C'est assez simple de changer une couche, a-t-elle continué. Tu lui soulèves doucement les jambes en la tenant par les chevilles, ensuite tu la nettoies jusqu'à ce que ce soit bien propre.

Tout en parlant, Mélanie jetait les lingettes usagées dans la couche sale.

– Et puis tu fermes la vieille couche et tu en déplies une nouvelle. Après tu l'attaches comme ça en t'assurant que ce n'est ni trop serré ni trop lâche. Tu vois, c'est simple. Même toi, tu y arriverais.

– C'est sûr, ai-je acquiescé.

Mais pourquoi je voudrais le faire ? Ça va pas ou quoi !

Après avoir enfermé la couche sale dans le sac plastique, Mélanie a remis son pyjama au bébé. Ensuite, elle l'a pris contre elle et s'est mise à le bercer. Les cils immenses de la petite chose caressaient ses joues rebondies. Mélanie m'a tendu le sac avec la couche sale. Je me suis recroquevillé, horrifié. Elle a souri.

– Tu peux jeter ça dans la poubelle, s’il te plaît ?
– Euh... la cuisine n’a pas changé de place, ai-je rétorqué.
Fais comme chez toi.

– D’accord. Tu veux bien prendre Emma ?
Oh non ! Caca ou bébé ? Bébé ou caca ?

J’ai pris le sac des mains de Mel. En le tenant entre deux doigts et à bout de bras, j’ai commencé à m’éloigner avec précaution mais j’ai rapidement décidé que plus vite ce serait terminé mieux ce serait. Alors j’ai couru à la cuisine, jeté le sac dans la poubelle et me suis lavé les mains aussi méticuleusement qu’un chirurgien avant une opération. Puis je suis retourné dans le salon. Mel riait. Elle m’a regardé et a souri. Ses yeux pétillaient, moqueurs. Je ne voyais pas ce qu’il y avait de si drôle mais l’hilarité de Mel a fait remonter des souvenirs. Le souvenir de moments que je n’avais pas réellement oubliés mais enterrés quelque part au fond de ma mémoire. Je me suis assis, plus perplexe que jamais. Pourquoi Mélanie était-elle venue ? Juste dire bonjour ? Ça sonnait étrangement faux.

– Mel, pourquoi...
– Chut, elle s’est endormie, a-t-elle murmuré.

Elle a reposé le bébé dans sa poussette avec une telle douceur qu’il n’a pas bronché. Mélanie s’est redressée. Elle avait recommencé à se mordre la lèvre. Je suis resté assis. Brusquement, comme si elle venait de prendre la décision, Mélanie a farfouillé dans son grand sac et en a retiré une feuille rose saumon pliée en quatre.

– Lis ça, a-t-elle dit en me la tendant.

J’ai hésité.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Lis.

J’ai pris la feuille et je l’ai dépliée.

Copie certifiée conforme
Acte de naissance n°1953

Enfant

Nom et prénom

Dyson Emma Cassandra Angelina

sexe : Féminin

Père

Nom et prénom

Lieu de naissance

Profession

Mère

Nom et prénom

Dyson Mélanie Marie

Lieu de naissance

Londres, Angleterre

Profession

Étudiante

J'ai fixé Mélanie.

– Tu... tu es la mère de ce bébé ?

Elle a lentement acquiescé.

– Dante, je ne sais pas comment t'annoncer ça sans... enfin, sans dire les mots...

Elle n'avait pas besoin d'ajouter quoi que ce soit. Cet acte de naissance était très clair et en même temps si... incompréhensible. Mélanie avait eu un bébé. Elle était maman. J'avais du mal à le réaliser. Mélanie avait presque le même âge que moi. Et elle avait un enfant !

– Dante, il faut que je te dise quelque chose...

Elle n'avait pas dix-neuf ans. Comment avait-elle pu être assez stupide pour tomber enceinte ? Elle n'avait jamais entendu parler de la pilule ? Les enfants, c'était bien quand on avait la trentaine bien entamée, un emprunt pour sa maison, un boulot stable et des économies à la banque. Les enfants, c'était pour ces gens sans envergure qui n'avaient rien d'autre pour remplir leur vie.

– Dante, tu m'écoutes ?

– Hein ?

J'essayais encore d'intégrer que Mélanie était mère quand elle a pris une grande inspiration, puis une autre.

– Dante, c'est toi le père. Emma est ta fille.



2. Adam

Franchement ça craignait grave ! Je m'étais réveillé avec un horrible mal de tête et, à mesure que la matinée passait, il était de plus en plus douloureux. J'avais commis l'erreur de ne pas dissimuler à quel point j'avais mal en descendant petit-déjeuner.

– Tu as encore mal à la tête, Adam ? m'a demandé Papa, le front plissé, quand je me suis assis.

J'ai acquiescé. Des milliers de gnous galopaient dans ma tête. Une fois de plus.

– Tu as très mal ? a insisté Papa.

– Assez, oui.

J'ai appuyé mes doigts sur mes tempes. Depuis environ deux semaines, je souffrais de maux de tête. Pas constants mais fréquents.

– Pourquoi est-ce que tu ne prends pas un cachet ? a grommelé mon frère Dante.

– Mon corps est un temple, l'ai-je informé. Tu sais que je déteste me gaver de médicaments.

– C'est pas se gaver de médicaments de prendre 500 grammes de paracétamol quand tu as mal à la tête, a rétorqué Dante.

– Je ne veux pas de cachet, d'accord ? l'ai-je rembarré.

Dante a haussé les épaules.

– Alors souffre.

– Bon, ça suffit, Adam ! s'est fâché Papa. Maintenant, on va chez le médecin !

Pas question ! Alors là, vraiment pas question !

– J'ai pas mal à ce point-là, Papa !

– Arrête ton cirque, Adam ! Tes maux de tête sont beaucoup trop fréquents ces derniers temps !

– C'est la chaleur ! ai-je protesté en repoussant mon bol de céréales.

Leur seule vue me donnait envie de vomir.

– J'ai seulement besoin de m'allonger un peu. Ça ressemble à un début de migraine.

– Tu as ces maux de tête depuis le match contre le lycée des Mineurs, a réfléchi Dante à voix haute. Tu es sûr que...

– Tu vas pas t'y mettre ! lui ai-je balancé.

Dante m'a jeté un regard glacial.

– Désolé de m'inquiéter pour toi.

– J'ai pas besoin que tu me couves comme une mère poule !

J'étais un peu injuste avec mon frère. Mais le seul mot pire que « docteur » dans mon vocabulaire était « hôpital ». Je sentais déjà la sueur me couler dans le dos.

– Quel match ? a demandé Papa.

– C'était rien ! ai-je marmonné.

Je n'avais vraiment aucune envie qu'on parle de ça.

– D'après ce que j'ai compris, Adam s'est pris la balle dans la tête, a répondu Dante. Heureusement, il a le crâne vide, alors y a pas eu de dégâts.

Mon père a froncé les sourcils.

– Tu ne m'avais pas parlé de ça, Adam.

– Il n'y avait rien à dire ! ai-je grondé. J'ai fait une tête alors que j'aurais dû me baisser.

– Je suis étonné qu'on t'ait choisi pour ce match ! a lancé Dante. Ils ont vraiment fait les fonds de tiroir !

– Dante, va te faire...

J'étais prêt à être grossier. Mon père m'a interrompu.

– Dante, garde tes remarques pour toi !

– OK, je me tais ! a râlé Dante en se concentrant sur son bol de corn-flakes.

– Papa, j’ai vraiment pas besoin d’aller chez le médecin. C’est juste un mal de tête.

Que la discussion venait d’empirer. J’avais besoin d’un endroit sombre et silencieux.

Papa a secoué la tête.

– Adam, c’est quoi ton problème avec le fait de te soigner ?

– J’ai pas de problème, ai-je nié. Je mets des pansements sans problème.

Papa s’est levé.

– Cette fois, je ne te laisse pas comme ça. Va mettre tes chaussures. Je t’emmène chez un docteur.

Non. Non. Non.

– Mais faut que tu ailles travailler. Si on va chez le docteur maintenant, on va devoir attendre au moins une heure !

Le désespoir perçait dans ma voix.

– C’est comme ça et pas autrement, a fermement répondu Papa. Étant donné que je ne peux pas te faire confiance si je te demande d’y aller sans moi, il faut que je t’emmène. Je vais téléphoner au travail et les prévenir de mon retard. Va te préparer.

Alors que Papa quittait la cuisine, Dante a levé la tête et m’a souri sournoisement.

– Dante, s’il te plaît. Faut que tu me sortes de là, l’ai-je supplié.

– Je peux rien faire, mon pote. Pas cette fois. Désolé.

Il n’avait pas l’air désolé le moins du monde.

– Prends ça du bon côté. Au moins tu vas seulement chez le docteur et pas à l’horrible « H ».

– Merci beaucoup !

– De rien, face de pet. Tu peux toujours compter sur moi.
Et c'est comme ça que je me suis retrouvé dans la voiture de mon père, direction le cabinet médical. Sans aucune idée pour me sortir de cette monstrueuse situation.

3. Dante

Les mots de Mélanie m'ont fait l'effet d'une balle entre les deux yeux. Je l'ai regardée fixement, à la recherche d'un signe, n'importe quoi, me prouvant que c'était une blague. Mais le visage de Mélanie était immobile. J'ai bondi du fauteuil, prêt à lui faire ravalier ses mots, mais mes jambes se sont transformées en coton et je suis retombé. Mes yeux étaient accrochés à ceux de Mélanie. J'étais incapable de parler. Incapable de penser. Mon cœur cognait comme un boxeur alignant une série d'uppercuts.

Je me suis rassis. Espérant de toutes mes forces que Mélanie allait démentir ses propos.

Ha! c'était pas vrai!

Je rigolais.

Poisson d'avril.

Je t'ai bien eu.

Mais elle n'a rien dit.

Ce n'était pas vrai.

Ça ne pouvait pas être vrai.

Mon estomac se contractait douloureusement. Je me suis mis à trembler. Un tremblement qui venait de très loin et qui remontait à la surface de mon corps en cercles concentriques comme à la surface d'une mare. Mon cœur n'était plus le seul à battre. Ma tête s'y était mise.

J'ai commencé à me rappeler des choses que j'aurais préféré oublier.

La soirée chez mon copain Rick. Juste après Noël. Presque deux ans plus tôt. Dix-neuf, non, vingt mois plus tôt pour être

précis. Les parents de Rick étaient partis en vacances et avaient laissé la maison à leur fils et à sa sœur aînée. Sauf que la sœur de Rick avait décidé d'aller passer quelques jours avec son petit copain. Ayant la maison pour lui tout seul, Rick avait organisé une fête. J'avais beaucoup trop bu ce soir-là. Mélanie aussi. Tout le monde avait trop bu.

De cette nuit, je n'avais que des images floues. De plus en plus floues à mesure que la soirée avançait. Je sortais avec Mélanie depuis deux mois et j'avais passé un super Noël. Papa m'avait acheté la guitare électrique que je lui réclamais à cor et à cri tout en sachant qu'il n'avait pas les moyens de la payer. Mélanie m'avait offert une montre. Je lui avais offert un collier. Je l'avais prévenue qu'il risquait de lui laisser des traces vertes sur la peau. « C'est pas grave, avait-elle souri. Je te conseille de faire ton rappel de tétanos avant de porter la montre. Ce serait plus prudent. » Nous avons ri et nous sommes embrassés. En arrivant chez Rick, nos bisous se sont transformés en un très long baiser qui a duré jusqu'à ce que Rick ouvre la porte et nous tire à l'intérieur.

On a dansé.

Et bu.

Et on s'est embrassés.

On a dansé encore.

Bu encore.

Et on a continué de s'embrasser.

Quelqu'un nous a crié qu'on devrait se trouver une chambre. Alors pour rire, on l'a fait. Mélanie riait comme une folle en montant les marches. Nous nous tenions par la main, je crois, mais je ne suis pas tout à fait sûr. En revanche, je me rappelle parfaitement que je tenais une bouteille. Un alcool, je ne sais pas lequel. Nous sommes entrés dans la première chambre que nous avons croisée et nous avons fermé la porte derrière

nous. J'ai bu une gorgée à la bouteille. Mélanie riait toujours.
Nous avons recommencé à nous embrasser.

C'est très flou.

C'était la première fois – pour nous deux.

La première et seule fois.

Et... ça a été terminé avant même d'avoir commencé. Le temps de cligner un œil. Très loin d'un marathon de spécialistes du sexe. Pour être franc, j'ai été déçu. Je me suis dit :
« Alors, c'est ça ? C'est juste ça ? »

Comment ce truc qui avait duré... Non, je ne pouvais même pas dire ça. Ce truc qui n'avait pas duré. Comment est-ce que ça avait pu... devenir un... un...

– Oh bon sang, c'est...

J'ai regardé la chose qui dormait dans la poussette.

Un bébé.

Un enfant.

Mon enfant ?

– Je ne te crois pas.

Je m'étais levé.

– Mon nom ne figure même pas sur l'acte de naissance !

Et puis comment tu peux être sûre qu'il est de moi ?



4. Adam

– Papa, je te jure que c’est complètement inutile !

Je ne parvenais pas à dissimuler le désespoir qui perçait dans ma voix.

– Adam, il faut vraiment que tu dépasses ta phobie des médecins. On va voir le docteur Planter et on part. D’accord ?

Non. Je n’étais pas d’accord du tout.

Si je partais en courant, combien de temps faudrait-il à Papa pour me rattraper ?

J’y ai réfléchi sérieusement avant d’abandonner l’idée. J’étais rapide, mais mon père était endurant. Il n’aurait qu’à me cueillir et à me ramener ici. Et en plus, il serait très fâché.

Calme-toi, Adam. Dix minutes et c’est terminé.

Le docteur allait me prescrire des cachets avant de nous mettre à la porte. Et ce serait fini ! Et Papa serait bien obligé de me lâcher les baskets.

Des affiches de santé publique étaient punaisées au-dessus des six rangées de cinq chaises alignées dans la salle d’attente. Les murs étaient peints d’un vert à vomir. Il y avait beaucoup de monde. Des mères avec leurs gosses et des vieux de plus de quarante ans. Ils étaient presque tous en train de tousser. C’était bizarre en plein mois d’août ! Qui s’enrhume au mois d’août ? Et surtout, j’étais en contact avec des centaines, des milliers de microbes.

Qu’est-ce qu’on fichait ici ? J’avais juste mal à la tête. Depuis quand on allait chez le médecin pour un mal de tête ? J’avais essayé d’expliquer ça à Papa pendant le trajet, mais il n’avait rien voulu entendre. Quand il commençait à faire une fixa-

tion, rien ne pouvait le faire changer d'idée. Il se fermait à toute discussion. Dante était exactement pareil.

– Adam Bridgeman, porte numéro 5 ! Adam Bridgeman, s'il vous plaît ?

La voix qui sortait du haut-parleur résonnait dans la salle d'attente. Le panneau électronique déroulant affichait le même message. Papa était déjà debout.

– Attends ici, si tu veux, Papa. Je peux y aller tout seul.

Mon père a haussé un sourcil.

– Pas de problème, fiston. Je t'accompagne.

J'ai soupiré avant de me lever à mon tour. C'est exactement ce que je craignais. Cette journée était pourrie et il n'était même pas midi.

5. Dante

La mâchoire de Mélanie s'est contractée. Ses yeux bruns ont viré au noir obsidienne. Son visage s'est durci, comme transformé en pierre.

– Je ne couche pas à droite à gauche, Dante. Je n'ai été qu'avec toi, a-t-elle déclaré d'une voix glaciale. Et si tu me poses encore cette question, je te gifle. Pour ton information, je n'ai pas fait écrire ton nom sur l'acte de naissance parce que tu n'étais pas avec moi lors de l'enregistrement d'Emma. Il aurait fallu que nous soyons mariés !

Elle m'a transpercé du regard. Je n'ai pas baissé les yeux, mais j'avais de plus en plus de difficulté à respirer. Puis Mélanie a soupiré.

– Écoute, je ne suis pas venue me disputer avec toi. Ce n'était pas du tout dans mes intentions.

– Alors pourquoi ? Pourquoi tu es venue ?

Mélanie a sorti ses cigarettes. Elle en a pris une et l'a portée à sa bouche, mais avant qu'elle n'atteigne ses lèvres, elle l'a cassée en deux. Le tabac est tombé sur le tapis. Mel a glissé les deux morceaux de la cigarette dans sa poche et a passé une main tremblante dans ses cheveux.

– Dante, j'aurais tant de choses à t'expliquer mais je n'ai pas le temps.

– Je ne comprends pas.

Il y avait un tas de trucs que je ne comprenais pas. Mélanie était venue chez moi et avait déposé une bombe au milieu de mon salon. Une bombe qui dormait tranquillement dans sa poussette.

– Pourquoi... pourquoi tu ne t'es pas fait avorter ?

Mélanie m'a fixé puis a haussé les épaules. Comme si ça n'avait pas d'importance. Mais ses yeux disaient l'inverse.

– J'y ai pensé, a-t-elle répondu. J'y ai pensé pendant des jours et des semaines. J'ai même vu mon médecin pour qu'il m'envoie à l'hôpital. Mais... je n'y suis pas allée.

– Pourquoi ?

– Parce que quand j'ai découvert que j'étais enceinte, Emma était déjà là. Bien réelle. Comment aurais-je pu me débarrasser d'elle ? Je n'ai pas pu.

– Tu as pensé à... à la faire adopter à sa naissance ?

Mélanie m'a observé. Son visage indéchiffrable.

– Tu rejettes la faute sur moi, a-t-elle dit avec calme.

– Non. Non, je... c'est juste que... j'essaie de réaliser... de... J'essaie et j'y arrive pas.

– Dès que j'ai vu Emma, j'ai été incapable de la proposer à l'adoption. Pas plus que je n'avais été capable de me faire avorter. Ma tante a fait tout son possible pour me convaincre que c'était la seule solution, mais je ne pouvais pas. Ma mère m'a mise à la porte en apprenant que j'étais enceinte. Ma tante n'a accepté de m'héberger qu'à la condition que je fasse adopter le bébé.

Les yeux de Mélanie brillaient, pleins de larmes qui ne voulaient pas couler.

– Mais la première fois que j'ai posé mes yeux sur Emma, j'ai... elle était tout ce que j'avais au monde. Si je la perdais, il ne me restait rien.

– Ta mère t'a mise à la porte ?

Je ne savais pas quoi dire. Comment dix minutes oubliées à peine écoulées avaient-elles pu changer nos vies à ce point ?

– Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

Mélanie a esquissé un faible sourire.

– Qu'est-ce que tu aurais fait, Dante ?

– Je... je ne sais pas. Mais tu as traversé toutes ces épreuves toute seule et...

– Dante, tu arrives à peine à prendre dans tes mains un sac plastique contenant une couche sale. Tu tiens Emma comme si c'était une bombe prête à exploser. Qu'est-ce que tu crois que tu aurais pu faire ?

Mon regard vide était une réponse éloquente.

– Exactement, a poursuivi Mélanie. C'est pour ça que je n'ai même pas donné ton nom à l'assistante sociale quand elle me l'a demandé.

– Mais... ta tante t'a laissée rester avec elle après la naissance du bébé ?

– Oui. Enfin temporairement. Mais j'ai trouvé un endroit où m'installer.

– C'est pour ça que tu emmènes le bébé dans le nord ? À cause de ta tante ?

Mélanie a acquiescé. Elle a jeté un coup d'œil à sa montre.

– Dante, tu peux me rendre un service ?

– Quoi ?

– Tu peux surveiller Emma le temps que j'aille lui acheter des couches et deux-trois choses dont elle a besoin ?

Quoi ? Non !

– Pourquoi tu la prends pas avec toi ?

– Arrête de dire « la » quand tu parles d'elle. Elle s'appelle Emma et elle n'aime pas être remuée quand elle vient juste de s'endormir. Elle va se réveiller et crier.

Et en quoi c'était mon problème ?

Enfin, sauf que ce bébé était... supposé être le... mien.

J'ai tourné mon regard vers lui, mais c'était trop dur. Rien de tout ça ne pouvait être vrai. J'aurais aimé qu'une personne soit près de moi pour me souffler ce que je devais ressentir et

dire. Je n'en avais aucune idée. Je me sentais juste... terrifié. Mon cœur battait à tout rompre. Une sueur froide me dégoulinait dans le dos. J'avais mal au ventre et au crâne. Qu'est-ce que Mélanie me voulait ?

J'ai secoué la tête.

– S'il te plaît, Dante, a insisté Mélanie en plongeant ses yeux dans les miens. Je serai revenue bien avant qu'elle se réveille. Je te le promets. Elle est partie pour dormir au moins deux heures.

– Mélanie, si elle se réveille, je ne saurai pas quoi faire.

Je n'avais jamais été aussi sincère de ma vie.

– Tu n'auras rien à faire. Je serai là dans quinze minutes.

Elle se dirigeait déjà vers le couloir.

– Tu peux pas me laisser Emma comme ça ! ai-je protesté.

– Au moins, tu l'appelles Emma maintenant !

– Mélanie ! Je suis sérieux ! Tu peux pas laisser ton bébé ici.

– Oh, Dante ! Prends sur toi ! Je reviens dans un quart d'heure !

– Tu peux pas laisser ton bébé ici ! ai-je répété, en pleine crise de panique. J'allais sortir.

– Peut-être mais pas tout de suite. Tu as dit que tu attendais tes résultats d'examen. Je reviens vite.

Mélanie avait ouvert la porte.

– Et ce n'est pas seulement « mon » bébé. C'est le tien aussi. Ne l'oublie pas.

– Mélanie, attends ! Tu ne peux pas faire ça...

Mais elle était déjà sur le trottoir.

– Je reviens tout de suite !

– Si tu veux, je vais faire les courses à ta place pendant que tu surveilles le bébé, ai-je crié.

Mélanie s'est retournée mais elle s'est bien gardée de faire marche arrière. Elle évitait mon regard. On aurait pu croire qu'elle était au bord des larmes.

– Tu ne sais même pas quelle marque de couches acheter. Quelle nourriture aime Emma. Quelle crème je lui mets après son bain. Quelle histoire je lui raconte avant qu'elle s'endorme.

– Tu vas pas lui acheter tout ça maintenant, si ? ai-je fait remarquer. Dis-moi quoi prendre et j'y vais.

– C'est quoi ton problème, Dante ? Tu as peur qu'Emma saute de sa poussette et te morde les mollets ? Je reviens tout de suite. Et à mon retour, on discutera, d'accord ?

Non, pas d'accord. Pas d'accord du tout ! Et je ne voulais pas discuter avec Mélanie. Il fallait absolument qu'elle parte et qu'elle emmène ce bébé loin d'ici. Et qu'elle ne revienne jamais. Si seulement je pouvais me retrouver dans mon lit, quelques heures plus tôt, et effacer tout ce que je venais de vivre. En proie à une frustration croissante, j'ai regardé Mélanie s'éloigner. À chacun de ses pas, le nœud dans mon estomac se resserrait. Je suis rentré. J'avais envie de claquer la porte et de la claquer encore jusqu'à ce qu'elle sorte de ses gonds mais je ne voulais pas prendre le risque de réveiller le bébé avant le retour de Mélanie.

J'avais un enfant. Elle s'appelait Emma. Ma fille.

Oh non...

Qu'est-ce que j'allais faire maintenant ?

Papa...

Qu'est-ce que Papa allait dire ?

Et mon frère ?

Et mes copains ?

Oh non...

La sonnette de la porte d'entrée a retenti.

Mélanie. Elle était revenue. Merci mon Dieu. Elle avait fait super vite. Oh... oui, bien sûr. Elle allait me dire que tout ça n'avait été qu'une blague. Sûrement organisée par Joshua.

C'est tout à fait le genre de truc qui le fait rire. Oui, c'était tout à fait son genre, à ce crétin ! Quand j'allais lui mettre la main dessus, j'allais lui faire payer ça.

J'ai ouvert la porte.

– B'jour, a lancé le facteur. Un paquet pour ton père. Faut une signature. Et une lettre pour toi.

Hébété, j'ai griffonné sur la tablette électronique qu'il me tendait. Il m'a remis une grande enveloppe matelassée et un paquet de lettres. La première m'était adressée. J'ai levé la tête pour remercier le facteur mais il était déjà parti.

J'ai refermé la porte et je me suis appuyé contre. Je ne voulais plus bouger d'ici. Je ne voulais surtout pas retourner dans le salon. En fait, j'étais incapable d'y retourner. Si je restais ici, les yeux fermés, et que j'attendais assez longtemps, peut-être que toute cette histoire disparaîtrait par magie. J'ai posé l'enveloppe A4 et ce qui ressemblait à deux factures sur la table du téléphone dans le couloir. J'étais en pilotage automatique. J'ai ouvert la lettre à mon nom. C'était mes résultats d'examen. J'étais gelé et je me sentais horriblement seul.

J'ai lu mes notes.

Mention très bien.

Dans le salon, le bébé s'est mis à pleurer.

6. Dante

Je me suis assis dans le fauteuil face à la poussette et j'ai observé le visage tout plissé du bébé. Des larmes roulaient sur ses joues. Tout en pleurant, il me regardait le regarder. Je me suis dit à cet instant que lui et moi, on ressentait peut-être exactement la même chose. Et il pleurait et pleurait et pleurait de plus en plus fort. Il avait de la chance. J'aurais vraiment voulu en faire autant. Mais les garçons ne pleurent pas. C'est ce que Papa nous a toujours dit et répété à Adam et moi. Et puis ça n'aurait servi à rien.

Deux minutes se sont écoulées, qui sont bientôt devenues cinq minutes et puis dix. Le bébé hurlait de plus en plus fort. Je ne pouvais plus rester dans la même pièce que lui. C'était au-dessus de mes forces. Je suis sorti du salon et j'ai fermé la porte derrière moi. Je me suis réfugié dans la cuisine et je me suis versé un verre de jus de pomme. Je l'ai vidé d'un trait. J'attendais la sonnette. Qu'est-ce que Mélanie fichait ? Elle était partie depuis au moins une demi-heure. Le bébé pleurait toujours mais d'une façon moins stridente. Plus fatiguée et plus tendue aussi. J'ai commencé à faire les cent pas dans le couloir, cherchant toujours à réaliser que ma vie était en train de partir en petits morceaux.

Calme-toi, Dante. Paniquer ne sert à rien.

Mélanie n'allait pas tarder à revenir. Elle emmènerait son bébé dans le nord et personne ne saurait qu'elle était venue. Ni vu ni connu. Je pourrai poursuivre ma vie et elle la sienne. Je devais en être à mon quinzième aller-retour quand mon téléphone a vibré dans ma poche. Appel inconnu.

– Allô ?
– Dante, c'est Mélanie.
– T'es où, bon sang ? Tu avais dit un quart d'heure ! T'es partie depuis une heure.

Silence.

Calme-toi, Dante.

Je me suis forcé à prendre une grande inspiration.

– Mel, tu es où ?

– Je suis désolée, Dante.

Elle avait l'air sincère.

– C'est bon. Du moment que tu es sur le chemin du retour.

– Ce n'est pas le cas.

Quoi ?

– Pardon ?

– Je ne suis pas sur le chemin du retour.

– Tu arrives dans combien de temps alors ?

– Je ne reviens pas, Dante.

– Quoi ?

– J'en peux plus. J'ai essayé. J'ai vraiment essayé. Mais je ne peux plus. J'ai besoin de temps pour me retrouver. Emma sera mieux avec toi. Tu es son père.

Je tombais d'un avion sans parachute. Tout tournait autour de moi. Le sol se rapprochait à une vitesse vertigineuse. Je n'avais rien à quoi me rattraper.

Je ne trouve pas d'autres mots pour décrire ce moment. Une chute.

– Mélanie, tu ne peux pas faire ça ! Tu ne peux pas me le laisser juste parce que tu as une sale journée.

– Une sale journée ? Tu crois que c'est juste une sale journée ?

– Reviens et on va parler de tout ça, ai-je repris en essayant de toutes mes forces d'avoir l'air calme.

– Tu crois que j'ai envie de faire ce que je suis en train de faire ?

Mélanie reniflait en parlant. Soit elle était déjà en train de pleurer, soit ça n'allait plus tarder.

– Je déteste abandonner Emma, mais je n'ai pas le choix.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr que tu as le choix. C'est ta fille.

– C'est aussi ta fille, a-t-elle rétorqué.

– Mais... mais c'est toi la mère !

– Et toi le père ! Tu crois que je sais plus que toi comment élever un enfant ? Mon père s'est tiré en nous laissant ma sœur et moi. Ma mère avait deux boulots pour pouvoir nous acheter de quoi manger. Je me suis élevée toute seule, Dante. J'ai pas la recette et... et j'aime trop Emma pour gâcher sa vie.

– Mélanie, tu ne peux pas la laisser ici.

– Dante, je n'ai pas le choix. Si elle reste avec moi, je... j'ai peur de...

– Peur de quoi ?

Mélanie n'a pas répondu.

– Mélanie ! Peur de quoi ? ai-je crié.

– De ce qui pourrait arriver... de ce que je pourrais faire...

La voix de Mélanie n'était plus qu'un murmure.

– Je ne comprends pas...

– Dante, j'aime notre fille. Je l'aime vraiment. Je donnerais ma vie pour elle. Mais je n'ai pas de vie. On habite dans une pièce chez ma tante dont l'appartement est grand comme un placard à balais. J'ai abandonné ma vie, mes amis, mes rêves pour Emma. Parfois on est là, toutes les deux, et elle pleure... elle ne s'arrête pas de pleurer. Et je me mets à penser des choses... Des choses qui me font peur. Emma mérite d'être avec quelqu'un capable de bien s'occuper d'elle.

Non. Non. Non.

Je ne voulais pas entendre ce que Mélanie m'expliquait.

– Mais je n'en suis pas capable ! ai-je protesté. Je ne sais rien sur les bébés.

– Tu apprendras, Dante. Tu as toujours été plus patient que moi. Et puis, tu as ton père et ton frère et une grande maison et des amis.

Non. Non. Non.

– Mel, ne fais pas ça.

– Je suis désolée, Dante. Je pars. Je vais passer un peu de temps dans le nord.

J'ai secoué la tête comme un fou.

– Mélanie. S'il te plaît. Ne fais pas ça. Tu ne peux pas faire ça.

– Je suis désolée, Dante. Dis à Emma que... dis-lui que je l'aime.

– Mélanie...

Elle avait raccroché. J'ai immédiatement essayé de la rappeler mais son numéro était caché. J'ai regardé le téléphone, incapable de croire ce qui venait de se passer. Il m'a fallu un moment pour me rendre compte que je tremblais.

Est-ce que c'était une blague ?

La douleur qui me tenaillait l'estomac affirmait le contraire.

Mélanie avait laissé son bébé chez moi et était partie je ne savais même pas où. Personne ne savait où. Elle s'était tirée. Et moi ? Je me retrouvais avec un gosse sur les bras. Un gosse qui était soi-disant le mien. Non. Non. Non. Je rentrais à la fac dans moins d'un mois et il était hors de question que je laisse Mélanie et un bébé ruiner mes projets. Ruiner ma vie. Hors de question.

Le bébé pleurait toujours. La pièce tournait autour de moi. J'avais perdu tout contrôle sur ma vie. Il fallait que je fasse cesser ce bruit. J'ai rouvert la porte du salon et je me suis dirigé vers la poussette. J'ai regardé cette chose. Mon soi-

disant bébé. Ma fille. Tremblement de terre dans ma tête. 10 sur l'échelle de Richter. Comment c'était possible ? Dix minutes de presque rien avec Mélanie et je me retrouvais avec cette chose hurlante. Je ne m'entendais même plus penser.

– Tu veux bien arrêter de crier, juste cinq minutes ?

Les mots sont sortis de ma bouche avant que je réalise à quel point ils étaient ridicules. Comme si j'avais la moindre chance de raisonner cette chose dans la poussette.

Oh bon sang, ce bruit.

Trouver une solution. Vite.

J'ai poussé la poussette pour la mettre face à la fenêtre. Si la chose regardait dehors, elle serait peut-être distraite. J'ai sorti mon téléphone et je suis retourné dans la cuisine d'où je n'entendais pas les cris.

– Colette, tu te rappelles Mélanie ? Mélanie Dyson ?

Elle n'avait même pas eu le temps de dire « allô ».

– La fille qui a disparu après Noël il y a presque deux ans ?

– Ouais. Elle.

– Oui, je me souviens. Pourquoi ?

– Vous étiez amies, non ?

– On n'était pas ennemies mais on n'a jamais vraiment discuté non plus, si c'est ce que tu veux savoir.

– Tu n'aurais pas son numéro, par hasard ? Ou celui de sa tante ? Ou son adresse ?

– Non. Pourquoi est-ce que j'aurais l'adresse de la tante de Mélanie ?

J'imaginai sans peine Colette en train de froncer les sourcils.

– En fait, elle est partie vivre chez sa tante et je me suis dit que peut-être...

– Comment tu sais ça ?

– C'est Mel qui me l'a dit.

- Quand ?
Bon sang !
- Euh... une fois.
- Attends, tu sortais avec elle, non ? Pourquoi tu veux reprendre contact ?
- Comme ça... Euh... sans raison particulière, ai-je répondu pitoyablement. Je me demandais juste ce qu'elle devenait, c'est tout.
- Drôle de moment pour te poser ce genre de questions, a commenté Colette.
- Bon. Et donc tu ne sais pas comment je pourrais la contacter, alors ? ai-je redemandé en essayant de réfréner mon impatience.
- Non. Aucune idée. Désolée.
- OK, d'accord. C'est pas grave. Tu connaîtrais pas quelqu'un qui...
- Non. À ma connaissance, Mélanie n'est restée en contact avec personne.
- Bon sang. Qu'est-ce que j'allais faire maintenant ?
- Tu as reçu tes résultats d'examen ? s'est renseignée Colette.
- Ouais. Mention très bien, ai-je lâché comme si ça n'avait aucune importance.
- Wouah ! Bravo ! s'est exclamée Colette. Félicitations. Je savais que tu réussirais avec brio !
- Merci... enfin, je crois.
- Qu'est-ce que j'allais faire maintenant ?
- Alors ? a lancé Colette.
- Quoi ?
- Tu ne me demandes pas mes résultats ?
Elle avait l'air un peu agacée.
- Si, oui, bien sûr. J'allais le faire. Tu as obtenu les notes que tu voulais ?

– Mention bien.

La satisfaction dans la voix de Colette m'a laissé de glace.

– On ira à la même fac, a-t-elle repris. On ne suivra pas le même cursus mais on sera au même endroit. J'ai trop hâte!

– Pareil, ai-je marmonné faiblement.

On avait postulé à la même université, sans vraiment le faire exprès. Elle voulait étudier l'informatique pour suivre les cours de programmation de jeux vidéo. Elle était très déterminée à devenir riche et célèbre. Sa sœur aînée, Véronica, était assistante sociale, et apparemment, elle gagnait un salaire de misère pour un job super difficile. Ça ne donnait pas vraiment envie.

– Je ne ferai pas les mêmes erreurs que ma sœur, me répétait souvent Colette.

Moi? Je voulais devenir journaliste depuis la mort de Maman. L'université que j'avais demandée se trouvait à plus de deux cents kilomètres de la maison et ça m'allait parfaitement. J'avais hâte de quitter cet endroit. Et pour être honnête, j'avais hâte de ne plus m'inquiéter pour Adam que de loin. C'était mon frère et je l'adorais mais c'était pas le type le plus simple de la Terre.

– Ça va être génial! s'enthousiasmait Colette à l'autre bout du fil. On va faire la fête demain soir, hein? Ça va être cool de revoir tout le monde avant qu'on se disperse aux quatre coins du monde. Cela dit, je n'ai jamais compris cette expression. La Terre est une sphère, comment pourrait-elle avoir des coins?

– Ça sonne à la porte, ai-je menti. Faut que j'y aille. Je te rappelle tout à l'heure.

J'ai raccroché avant que Colette puisse placer un autre mot.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire?

Je ne pouvais pas rester comme ça. J'ai regardé ma montre. Papa et Adam n'allaient plus tarder. J'avais moins d'une heure

pour me sortir de ce pétrin. Je pouvais peut-être... le cacher pendant que j'essayais de retrouver Mélanie.

Idée stupide. Comment cacher un bébé? Je n'arrivais pas à réfléchir rationnellement. Je l'ignorais avant ça mais la panique était un organisme bien vivant et il s'était enraciné en moi pour me dévorer de l'intérieur. J'ai ouvert la porte de la cuisine. Au moins le bébé avait arrêté de pleurer.

Bon sang! Erreur! Il devait juste être en train de reprendre son souffle parce que là, c'était reparti de plus belle. J'ai refermé la porte.

J'ai passé les dix minutes suivantes à appeler des copains et des copains de copains pour tenter de trouver quelqu'un capable de me fournir une information sur Mélanie. En vain. Après avoir quitté le lycée, elle avait coupé toute relation avec tout le monde. J'ai été obligé d'admettre ma défaite. Ceux qui se souvenaient d'elle n'avaient pas la moindre idée de là où elle se trouvait. J'ai alors eu une autre idée. J'ai cherché sur Facebook depuis mon téléphone. Si Mel y était, je pourrais contacter des amis à elle et essayer de savoir où la joindre. Mais je ne l'ai pas trouvée. J'ai tapé des variations autour de son nom : Mel, Mélanie, Lanie, Lani, son nom de famille, son surnom... rien.

J'étais foutu.

Il fallait que je sorte d'ici.

Je me suis dirigé vers la porte d'entrée, mais les cris du bébé m'ont rattrapé par le col. J'ai ouvert la porte et mon instinct me hurlait de partir en courant.

De me tirer.

De fuir.

Et le bébé continuait de pleurer.

J'ai refermé la porte. En la claquant cette fois. J'ai monté les marches quatre à quatre et je me suis précipité dans ma

chambre. Je me suis laissé tomber sur le lit, les yeux fixés sur le poster de Beyoncé au plafond.

Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

Je ne pouvais quand même pas rester comme ça, sans bouger.

Il fallait que je retrouve Mélanie, qu'elle revienne et qu'elle récupère son bébé. Mais comment, alors que je n'avais ni son numéro de portable ni son adresse ! Je ne connaissais même pas le nom de sa tante. Les murs se rapprochaient et je n'avais aucune issue.

J'ai gardé les yeux au plafond et j'ai attendu.

Une idée.

Une inspiration.

Le retour de Mel.

La fin du cauchemar.

Une porte de secours.

J'ai attendu.

Au bout de dix minutes, le bruit en bas a commencé à faiblir. Puis a cessé. Je n'ai pas bougé. J'ai compté les secondes. Attendant le cliquetis de la clé dans la serrure.